



Jusque dans nos bras, Alice Zeniter

Si le personnage principal, Alice, offre des ressemblances certaines avec l'auteure (même prénom, même génération, même parcours), le roman ne relève pourtant pas de l'autofiction. Alice Zeniter dessine des figures qui pourraient sembler être des archétypes d'une certaine jeunesse, née à la fin du XXe siècle, mais elle les rend si vivantes et si réactives qu'on ne saurait les résumer à ces clichés. Les situations dans lesquelles elle les fait vivre nous permettent d'appréhender ce que fut la France, en cette fin de XXe et dans la première décennie du XXIe siècle. L'auteure esquisse ainsi le

portrait d'une société de classe moyenne, ses mutations, ses nouvelles façons d'être et de penser le monde, à un moment donné d'un passé relativement proche.

Les premières pages, bâties sur l'anaphore « Je suis de la génération de... », dessinent un rapide panorama de la génération à laquelle appartient Alice Zeniter, dans une énumération en apparence hétéroclite de petites et grandes choses, de lieux communs aussi, parodiant allègrement les titres accrocheurs de la presse ! Le ton est donné, il sera vif tout au long, l'écriture alerte et fougueuse, entre premier et second degré, – au lecteur de faire le tri. Le récit, mené tambour battant, qui révèle sa force si l'on prend le temps de le lire à voix haute, se donne par instants un rythme, presque des allures de rap.

Il n'est pas dit que les nombreuses références politiques, culturelles, littéraires et cinématographiques, pas plus que les slogans, datés et non sans ironie réactivés, parlent aujourd'hui à de jeunes lecteurs. Mais ces derniers pourront, comme tout un chacun, se sentir concernés par le sujet de fond, qui court d'un chapitre à l'autre : Alice, algérienne de père, normande de mère, épouse en un mariage blanc son ami de toujours, le Malien Mad (Amadou) afin dit-elle, de « lui donner une moitié de sa nationalité française », et cette intrigue simple devient prétexte à dénoncer le racisme qui enfle et gangrène les rapports humains.

Alice Zeniter fait alterner le moment présent de la narration avec l'évocation du passé : nous sommes en mai 2009 sur le perron de la mairie, Alice s'apprête donc à dire « oui oui oui » à Mad, mais c'est toute sa jeune vie qui se recompose sous nos yeux, du « bac à sable » de la maternelle jusqu'à l'entrée dans l'âge adulte, en passant par les années collège et les années lycée. Enfance, jeux et châteaux de sable, Barbie(s) et Ken, Polichinelle, l'imagination sans limites au pouvoir, et déjà la découverte de l'expression « bougnoule ». Pré-adolescence, importance nouvelle des corps, le racisme qui se précise avec la « ratonnade » que subit Alice, sa quête d'identité et l'affirmation de son « algéritude », le trio de filles inséparables Alice-Aude-Coralie, les garçons et les fringues... Adolescence, début d'une vraie prise de conscience politique au lycée, les provocations, l'insolence de la jeunesse, les utopies aussi, et l'amitié toujours, qui lie dans un autre trio Alice, l'Arabesque et Amadou. Et puis, au seuil de l'âge adulte, l'entrée dans « le monde réel », la fin de l'innocence, le début de l'engagement et la participation active aux manifestations, le choc du 11 septembre 2001 (deux avions de ligne détournés par des pirates de l'air détruisent les tours jumelles du World Trade Center), la sidération du 21 avril 2002 (on apprend que Jean-

Marie Le Pen sera au second tour de l'élection présidentielle), et en 2003 la guerre d'Irak (ou Seconde guerre du Golfe)... Les points de repère ne sont plus seulement les événements intimes, mais aussi les catastrophes qui ont secoué la planète.

Le racisme est envisagé sur deux plans, au niveau personnel, dans la vie quotidienne, et au niveau de l'État. Dans la vie de tous les jours s'entendent les termes insultants, « bougnoule, sale bougnoule, raton, bamboula, négro... ». Le père d'Alice témoigne aussi des brimades et plaisanteries de mauvais goût dont il a souvent été victime, dans la rue, ou au travail. Au niveau institutionnel, Alice Zeniter mêle ce qui est à ce qui aurait pu être, l'héroïne imaginant ce qui serait advenu si le projet Edvige (fichier de police informatisé créé puis retiré en 2008) avait abouti. Ce qui est, c'est Rocard déclarant dès 1989 que « la France ne peut pas accueillir toute la misère du monde ». Ce sont les lois auxquelles Amadou se heurte lorsqu'il tente d'obtenir sa naturalisation. (2007 est une année-charnière, qui voit la création en mai d'un Ministère de l'Intégration et de l'identité nationale, et la promulgation en novembre de la loi Hortefeux, relative à la maîtrise de l'immigration, à l'intégration et à l'asile). Ajoutons à cela les tracasseries administratives, le parcours quasi kafkaïen à la préfecture, les tests un rien absurdes à passer pour prouver que l'on est digne d'obtenir le beau titre de Français, qu'on vous accordera, ou non, comme un privilège, etc. C'est aussi la peine encourue pour qui se prête à un mariage blanc, à savoir cinq ans de prison et 15 000 euros d'amende. Alice Zeniter s'en donne à cœur joie, sans craindre de forcer le trait, tutoyant avec fougue la caricature et le pamphlet ! Le titre du roman, évocateur, est déjà bien loin d'être innocent !

L'écriture est énergique ! Outre l'anaphore, procédé qu'elle utilise volontiers, l'écrivaine manie aussi l'énumération, qui accélère le récit, dans un sentiment d'urgence à vivre, à dire. Elle peut aussi s'attarder aux détails, pour dessiner un portrait par exemple. Ou suggérer le débit effréné des discours enfantins. Ou encore attribuer à un personnage une tirade, dite en un souffle, sans ponctuation, comme celle qu'Amadou adresse à Alice pour la convaincre de l'épouser ! Concernant le langage, d'aucuns critiques reprochent à Alice Zeniter un certain « jeunisme », en raison des expressions empruntées à l'époque et de la verve inventive dont il témoigne. La syntaxe, parfois volontairement oubliée, dans une fausse simplicité, relève bien de l'art d'écrire. Un art qui se distingue aussi par un passage habile du « Je » au « Tu », quand Alice, personnage et narratrice, se dédouble et porte sur elle-même, et sur ce qui advient, un regard extérieur. On retiendra encore cette belle trouvaille du « Papamaman », qui fait des parents une « entité à deux têtes », « unité bicéphale », unité insécable mais qui se fissure le temps d'une nuit, lors qu'Alice dévoile son projet de mariage blanc : « Et là, le Papamaman explose, se divise sous mes yeux, et d'un côté il y a Papa qui crie : Tu es folle ma fille, et Maman qui ne dit rien ». Si le père d'Alice craint pour elle les conséquences d'un acte considéré comme illégal, « La Maman dit qu'elle ne laissera pas des lois nazies priver sa fille de son meilleur ami ».

Ce petit livre qui pourrait n'avoir l'air de rien s'avère être, au-delà du portrait d'une génération indignée, un plaidoyer contre le racisme et les préjugés, une belle ode à l'amitié, une incitation à une solidarité qui se rirait de nos différences et de nos couleurs de peau.

Janine Bailly